

Devoir de mémoire

25 lycéens de Normandie venus se recueillir devant le monument de Roussille le 8 mars 2026

Notre association a été contactée, au cours du mois de février, par Monsieur Bernard Chambré, professeur au lycée Marc Bloch du Val de Reuil en Normandie pour nous informer qu'avec un de ses collègues, Monsieur Pascal Jeanne, ils organisaient un week-end avec une classe de terminale, sur les traces de Marc Bloch. Après la visite de Montluc et du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, ils souhaitaient achever leur voyage par un moment de recueillement à Roussille, là où Marc Bloch et ses 29 compagnons ont été fusillés.

Pourquoi ce choix de la date du 8 mars ? C'est le 8 mars 1944 que Marc Bloch fut arrêté par les allemands sur le Pont de la Boucle à Lyon.



Les Lycéens et leurs professeurs avant la cérémonie

Une délégation de la classe défense du collège du Renon à Vonnas s'était jointe aux lycéens de Normandie, avec leur professeur, Monsieur Olivier Le Gouic.



La délégation du collège du Renon

La cérémonie avait été parfaitement préparée par les élèves des deux établissements, et le protocole parfaitement réglé avec l'aide de Madame Ghérardi, Directrice de l'ONAC de l'Ain et de Monsieur le Maire de Saint-Didier et ses adjoints.

Monsieur le Maire avait fait pavoiser le monument. Etaient présents les jeunes porte-drapeaux avec le Général Bonnet, président de l'Ecole des jeunes porte-drapeaux de l'Ain, et les portedrapeaux des anciens combattants. Ainsi ce moment de recueillement en mémoire de Marc Bloch et de ses compagnons a-t-il pris une dimension mémorielle pour les lycéens et collégiens.

Une jeune élève du collège du Renon a tenu le rôle de maîtresse de cérémonie et annoncé les différentes étapes de cette cérémonie.



Monsieur le Maire a prononcé le discours d'accueil en remerciant les personnalités civiles et militaires présentes ainsi que les jeunes participants pour leur attachement aux valeurs républicaines et à la mémoire de Marc Bloch.

Puis notre Présidente, Françoise Duvillard, a retracé les tragiques événements de la soirée du 16 juin 1944, ses suites et l'importance de ce

massacre pour le village de Saint-Didier et ses habitants qui depuis 82 ans en portent la marque et en perpétuent la mémoire.

Ce que Monsieur Bernard Chambré a très bien exprimé dans ce poème écrit à cette occasion.

L'abomination totale n'est pas
La simple addition
Comptable
Neutre
Des abominations uniques
Vécues dans le cœur effroyables

Chaque massacre est universel
Tristement
Saint Didier où coule
Le paisible Formans
De la Dombes à la Saône
S'est rougi à jamais

Sang versé innocent
L'indicible destin de ces trente
Fusillés exécutés martyrs
Victimes des haines et des peurs
Sang des représailles d'autres
Innocents des états du néant

Village martyr et courageux
Qui trouva dans l'herbe
Endormie à l'aube
Des âmes désarticulées
Par la barbarie. Saint Didier
Ton humanité graine de vie

Bernard Chambré

25 lycéens de Normandie venus se recueillir devant le monument de Roussille le 8 mars 2026 (suite)

Intervention de notre Présidente

« Soirée du 16 juin 1944, il tombe une pluie fine : vers 20h, 30 détenus de la prison de Monluc, dont Marc Bloch, sont tirés de leur cellule, 30 appelés « sans bagages » qui ne réintégreront jamais leur prison. Ces malheureux, âgés de 19 à 57 ans sont représentatifs de la population des prisonniers de Monluc : il y a des raflés, comme les frères Roche, Jean-Marie et Mathieu, arrêtés arbitrairement lors de l'interpellation de Joseph Chwalski, agent d'un réseau polonais, des résistants qui avaient des responsabilités plus ou moins importantes dans différents réseaux, comme Marc Bloch, Charles Perrin, Lucien Bonnet ou Jean-Baptiste Crespo.

Les Allemands les font monter dans une camionnette, où ils sont entassés, enchaînés deux par deux et surveillés par quatre allemands dont les mitraillettes sont braquées sur eux. La camionnette est précédée et suivie par deux tractions avant où ont pris place les tueurs. Après un arrêt dans la cour du bâtiment de la Gestapo à Bellecour, ils reprennent la route pour s'arrêter là où nous sommes aujourd'hui, sur cette route qui, à l'époque était bordées de haies assez hautes et de barbelés.

Pourquoi cet endroit précisément ? Une des hypothèses est celle d'une embuscade tendue quelques jours auparavant par la résistance qui aurait barré la route avec des arbres abattus.

Dès leur arrivée, on les fait descendre les uns après les autres, par groupes de 2 ou 3, on leur enlève leurs menottes, on les pousse dans le pré, derrière vous, où les attendent leurs bourreaux. Dès leur entrée dans le pré, ils sont mitraillés et ainsi de suite jusqu'au dernier. Imaginons l'horreur de la scène : tandis que les uns tombent sous les balles allemandes, leurs compagnons qui entendent la pétarade des mitraillettes, attendent leur tour dans l'angoisse.

Après le coup de grâce, les allemands reprennent la route et laissent les cadavres étendus dans le pré.

L'un d'entre eux, Francis Davso a essayé de leur échapper en courant en direction du fond du pré. En vain, il court sur 100m environ mais est arrêté par les barbelés contre lesquels il est cloué par les rafales de mitraillettes qui s'abattent sur lui.

Deux autres, Charles Perrin et Jean-Baptiste Crespo échappent miraculeusement au massacre. Après le départ des allemands, ils arrivent à se redresser malgré leurs blessures. Charles Perrin court vers le fond du pré en direction de la rivière, qu'il traverse et rejoint une première ferme, (la ferme Gautier) où la fermière lui donne un verre de marc et lui dit d'aller à Trévoux chercher du secours. Mais il ne peut pas et est recueilli par une autre famille les Movet, des réfugiés : Madame Movet se précipite au village jusque chez l'instituteur Monsieur Pouvaret, pour chercher de quoi le soigner. Il passe la nuit dans une grange sur un lit de paille avant d'être pris en charge par la résistance à Trévoux qui l'évacue le surlendemain du drame.

Jean-Baptiste Crespo, lui, a fait un plus long chemin : il est monté jusqu'au Vieux Bourg et a dû frapper à 7 portes pour qu'on lui porte enfin secours : la septième fut la bonne. Il fut recueilli, mourant, par la famille Vignat, qui le lendemain fit venir un médecin qui lui donna les premiers soins, avant de le transporter elle-même dans sa charrette, le 18 juin, chez une famille de résistants, les Pozet, qui prirent soin de lui.

Charles Perrin est mort en 1975 à Villeurbanne et Jean-Baptiste Crespo en 1948 à Marseille.

Revenons à la nuit du massacre : les malheureux resteront la nuit dans le pré et le matin du 17 juin, le Maire Monsieur Antoine Colas,

secondé par Monsieur Marcel Pouvaret, instituteur et secrétaire de Mairie (ultérieurement Président du Comité local de Libération) se rendent sur les lieux, accompagnés par les gendarmes qui procèdent au premier constat.

Puis les corps sont transportés par quelques habitants dans l'entrepôt du moulin Reuther, où ils sont lavés, habillés proprement. Puis la police judiciaire de Lyon procède au relevé des signalements pour identification. Ils sont déclarés inconnus car leurs papiers d'identité leur avaient été enlevés

Monsieur Pouvaret prend des photos pour aider les familles à les identifier. Puis les corps sont mis en bière.

Monsieur Pouvaret recueille aussi dans des boîtes distinctes les objets personnels des victimes pour faciliter leur identification par les familles.

Marc Bloch sera ainsi reconnu par ses lunettes et un morceau de tissu.

Le 18 juin à 15h le village de Saint-Didier donne une première sépulture aux fusillés. La foule est nombreuse pour accompagner les charrettes qui transportent les corps, précédées par le garde champêtre, le maire et l'instituteur.

A la demande du maire, les jeunes du village aidés par des adultes avaient creusé une grande fosse dans le cimetière de Saint-Didier : on y dépose les 28 dépouilles, séparément, en 28 sépultures. L'Abbé Arnaud, curé de Sainte Euphémie et desservant de Saint-Didier, récite les prières liturgiques.

Grâce aux témoignages de Charles Perrin et Jean-Baptiste Crespo, et aux photos de Monsieur Pouvaret, certaines victimes ont pu être identifiées très vite, d'autres plus tardivement. Les familles ont ainsi pu récupérer leurs dépouilles.

Antoni Pucilowski a été officiellement identifié seulement le 15 novembre 2015 et Valentin Walus, le 30 octobre 2018. Leurs noms figurent désormais sur la stèle à gauche du monument au-dessus des noms de Charles Perrin et Jean-Baptiste Crespo.

Le 18 septembre 1975, ont été exhumées les six dernières dépouilles : celles des inconnus n°20 et 24, d'Antoni Pucilowski et Valentin Walus qui n'étaient pas encore identifiés, celle de Louis Adam et de Marc Bloch. Ce dernier a été inhumé au Bourg d'Hem, dans la Creuse et les 5 autres à la nécropole nationale de la Doua.

Notre village a été très fortement marqué par ce drame qui fait partie de son histoire. Tous les 16 juin Saint-Didier commémore les martyrs de Roussille.

Les premières cérémonies ont eu lieu dès le mois de septembre 1944 : le 4 septembre, au lendemain de la libération de Trévoux, le conseil municipal de Trévoux est venu déposer une gerbe devant les tombes. Une semaine plus tard, la commune de Saint-Didier et ses habitants déposaient à leur tour des gerbes devant les tombes des fusillés.

Le 11 novembre 1944 s'est déroulée une cérémonie plus officielle, avec de nombreuses personnalités dont Charles Perrin qui avait pu se déplacer. Là encore les habitants de Saint-Didier étaient venus en nombre. Une plaque posée sur un trépied avait été déposée dans le pré de Roussille, ici-même portant l'inscription : « Ici sont tombés, le 16 juin 1944, 28 patriotes assassinés par l'ennemi ».

Le 16 juin 1945, pour le premier anniversaire du massacre, un premier cénotaphe est dressé dans le pré de Roussille. La cérémonie est présidée par le Maire de Lyon Edouard Herriot. Près de 7 000 personnes participent à cette première commémoration. Tout le village de Saint-Didier est à nouveau réuni pour célébrer les fusillés. Monsieur Pouvaret fait un long discours dans lequel il rend hommage à chacun des 28 martyrs.

Devoir de mémoire

25 lycéens de Normandie venus se recueillir devant le monument de Roussille le 8 mars 2026 (suite)

Enfin le 16 juin 1946, le monument que vous avez sous les yeux est inauguré, en présence d'Yves Farges, Commissaire du gouvernement. Dès le 21 janvier 1945, le maire Antoine Colas avait lancé une souscription pour l'édification de ce monument, qui comporte une sculpture en bas-relief d'André Tajana.

Dès lors, chaque 16 juin le village de Saint-Didier commémore les fusillés de Roussille avec des temps forts, 1994, 2004, 2014, 2024.

Pour terminer, cette évocation je voudrais associer à l'hommage que vous rendez aujourd'hui à ces hommes, qui ont donné leurs vies pour que nous puissions vivre libres, et en particulier à Marc Bloch, le nom de celle qui a toujours été à ses côtés, Simonne Vidal Bloch, qui lui donna 6 enfants et le soutint dans son action de résistant. En 1941, la famille s'installa à Montpellier, mais lors de l'invasion de la zone libre par les allemands fin 1942, Marc Bloch rejoignit la Résistance à Lyon. Sans nouvelles de lui après son arrestation le 8 mars 1944, Simonne se rendit à Lyon avec sa fille Alice. Atteinte d'un cancer, elle fut hospitalisée- sous une fausse identité - et mourut le 2 juillet 1944, à la suite d'une intervention chirurgicale, sans savoir que son époux avait été fusillé 15 jours plus tôt. Elle fut enterrée dans une fosse commune. Seule une plaque à son nom est apposée sur le caveau familial au bourg d'Hem.

Tous les deux entreront au Panthéon le 23 juin prochain. »

Après l'intervention de notre présidente, les collégiens d'abord, les lycéens ensuite ont lu un choix de textes qui tous sont des hommages à Marc Bloch, et à ses compagnons. Un intermède musical à la flute traversière et à la guitare, interprété par Monsieur Chambré et un de ses élèves, séparait la lecture de chaque texte.



Les collégiens ont d'abord présenté l'engagement de Marc Bloch à travers un texte coupé par deux extraits ; l'un de « L'Étrange défaite de Marc Bloch », l'autre un témoignage de Georges Atman, rédacteur du journal Franc-Tireur.

« Nous venons de subir une incroyable défaite. À qui la faute ? Au régime parlementaire, à la troupe, aux Anglais, à la cinquième colonne, répondent nos généraux. À tout le monde, en somme, sauf eux [...]. Quoique l'on pense des causes profondes du désastre, la cause directe [...] fut l'incapacité du commandement [...]. Jusqu'au bout, notre guerre aura été une guerre de vieilles gens ou de forts en thème, engoncés dans les erreurs d'une histoire à rebours : une guerre toute pénétrée par l'odeur de moisi qu'exhalent l'École, le bureau d'état-major du temps de paix ou la caserne. Le monde appartient à ceux qui aiment le neuf. C'est pourquoi, l'ayant rencontré devant lui, ce neuf, et incapable d'y parer, notre commandement n'a pas seulement subi la défaite ; pareil à ces boxeurs, alourdis par la graisse que déconcerte le premier coup imprévu, il l'a acceptée »

Marc Bloch, L'Étrange Défaite



« Quand, au coin d'une rue, dans nos rendez-vous secrets, je voyais Marc Bloch avec son pardessus au col frileusement relevé, sa canne à la main, échanger de mystérieux et compromettants bouts de papier avec nos jeunes gars en canadienne ou en chandail, du même air placide dont il aurait rendu des copies à des étudiants d'agrégation, je me disais [...] que nul ne peut imaginer, sauf ceux qui l'ont vécue, les aspects exaltants de la Résistance civile et clandestine en France [...]. Bientôt toute la Résistance connut Marc Bloch. Trop. Car il voyait, il voulait voir trop de monde [...]. Il avait dû, comme nous tous, abandonner sa véritable identité pour un double, triple ou quadruple nom [...]. Pourquoi avait-il d'abord voulu choisir le pseudonyme insolite d'Arpajon ? Cela l'amusait d'évoquer cette petite cité de la banlieue sud de Paris, et le train à vapeur pittoresque qui soufflait jadis dans la nuit des halles à travers le Quartier latin, son quartier des écoles. Quand le nom d'Arpajon fut « brûlé », comme nous disions, il décida de « rester sur la ligne » et se nomma Chevreuse. Chevreuse « brûlé » à son tour, nous jugeâmes alors plus raisonnable de lui faire quitter l'Île-de-France, et il s'appela Narbonne [...]. Il avait toujours un livre à la main dans ses courses clandestines, pour y lire, et pour marquer aussi ses rendez-vous secrets dans une mystérieuse cryptographie, un système à lui dont il tirait gloire. Mais il choisissait ses auteurs, pour ne point perdre son temps. Les derniers que je lui vis en main étaient un Ronsard et un recueil de fabliaux français du Moyen Âge ».

Georges Atman

Devoir de mémoire

25 lycéens de Normandie venus se recueillir devant le monument de Roussille le 8 mars 2026 (suite)

Les lycéens ont, pour leur part, lu quelques extraits de l'hommage écrit par Lucien Febvre, ami de Marc Bloch et son collègue, co-fondateur des « Annales de l'histoire économique et sociale », en janvier 1945, puis un poème écrit par Bernard Chambré et enfin le Testament Spirituel de Marc Bloch.

VAIS-je pouvoir, vais-je savoir — alors que nos deux vies, alors que nos deux actions ont été mêlées, si fraternellement mêlées depuis vingt-cinq ans — vais-je pouvoir, vais-je savoir parler de lui comme il le faudrait : en toute objectivité, en toute efficacité ?

Tant de souvenirs m'assaillent et m'étouffent...

Deux Marc Bloch ? Celui de la Résistance, le Martyr ? Celui de l'Université, l'Historien ? Deux Bloch ? Non. Un seul. Il n'y en a jamais eu qu'un. Le nôtre, puis-je dire ici, dans ces *Annales*. Le même.

Le même quand, assis dans sa chaire, il faisait de l'histoire, son histoire, notre histoire, vivante et militante, — ou quand, au front, par deux fois, il obéissait les armes à la main à l'appel profond de tout ce que cette histoire remuait en lui.

Le même enfin, toujours le même, ici, dans cette vieille maison de Sorbonne dont il avait en lui le respect héréditaire — et là-bas, au fond de sa cellule du sinistre Fort Montluc, quand, à peine remis de ces abominables séances de torture qui marquèrent quotidiennement les débuts de sa captivité — il enseignait la France, le soir venu, gentiment, clairement, faut-il dire fraternellement ? non ; disons le vrai mot : « démocratiquement », à des hommes simples, prisonniers comme lui parce que Français comme lui. Ils ignoraient son nom et plus encore son œuvre. Ils savaient simplement qu'il était professeur en Sorbonne et qu'il aimait la France — à en mourir.

Non, pas deux Bloch. Jamais deux Bloch. Ils ne font qu'un, ce Bloch vivant, souriant, plein de gaieté malicieuse derrière ses grosses lunettes, ce Bloch dont nous replaçons l'image en tête de ces Hommages, sous les yeux des lecteurs amis — et l'autre, ce Bloch d'outre-tombe dont la photographie me vient du charnier de Saint-Didier-de-Formans par les soins de la Police Judiciaire : la photographie du supplicié n° 14, avec l'étonnante fixité de son regard, sa bouche demi-ouverte, comme pour une dernière question — et sur la joue, sur l'oreille, le sang du coup de grâce...

Un seul Bloch, oui, en vérité — et celui-là même qui, accordant au plus profond de lui ces deux natures, unissant l'historien au citoyen, le savant au Français, rédigeait, le 18 mars 1941, le texte admirable dans sa sincérité — le texte, qu'on a lu, de ses volontés dernières et de son testament spirituel. Au lendemain de sa mort, j'ai écrit, ici-même, que Marc Bloch était mort saintement.

Ce mur de mémoire dont vous et vos compagnons de la Résistance Êtes le ciment vivant ; des vies données pour la liberté

Pour notre liberté, aujourd'hui, celle que vous nous avez transmise

Au prix de vos convictions, de votre courage et de votre sang

Nous voici, au pied de ce mémorial de Roussille

Devant vous, dénoncés, arrêtés, torturés

Fusillés dans le dos par les assassins de la Gestapo

Ce sont les couleurs de Marianne, de la République et de votre sang

Qui peignent toutes les nuances de nos humbles remerciements

Là, au pied de Roussille, comme des nains maladroits juchés

Sur vos épaules de géants d'humanité et de fraternité

Ce champ de Roussille, le 16 juin 1944, ne fut pas votre souffle dernier

Il est vent de liberté, il est notre souffle commun, qui aspire à la vie

Marc Bloch et vos compagnons

Vous êtes là, présents, plus vivants que jamais.

Clermont-Ferrand,
le 18 mars 1941.

« Où que je doive mourir, en France ou sur la terre étrangère, et à quelque moment que ce soit — je laisse à ma chère femme, ou, à son défaut, à mes enfants, le soin de régler mes obsèques comme ils le jugeront bon. Ce seront des obsèques purement civiles : les miens savent bien que je n'en aurais pas voulu d'autres. Mais je souhaite que ce jour-là, un ami accepte de donner lecture des quelques mots que voici :

« Je n'ai point demandé que sur ma tombe fussent récités les prières hébraïques, dont tes cadences, pourtant, accompagnèrent vers leur dernier repos tant de mes ancêtres et mon père lui-même.

« Je me suis, toute ma vie durant, efforcé de mon mieux vers une sincérité totale de l'expression et de l'esprit. Je tiens la complaisance envers le mensonge, de quelques prétextes qu'elle puisse se parer, pour la pire lèpre de l'âme. Comme un beaucoup plus grand que moi, je souhaiterais volontiers que, pour toute devise, on gravât sur ma pierre tombale ces simples mots : *Dilexit veritatem*.

« C'est pourquoi il m'était impossible d'admettre qu'en cette heure des suprêmes adieux, où tout homme a pour devoir de se résumer soi-même, aucun appel fût fait en mon nom aux effusions d'une orthodoxie dont je ne reconnais point le crédo.

« Mais il me serait plus odieux encore que, dans cet acte de probité, personne pût rien voir qui ressemblât à un lâche reniement. J'affirme donc, s'il le faut, face à la mort, que je suis né Juif ; que je n'ai jamais songé à m'en défendre, ni trouvé aucun motif d'être tenté de le faire. Dans un monde assailli par la plus atroce barbarie, la généreuse tradition des prophètes hébreux que le Christianisme, en ce qu'il eut de plus pur, reprit pour l'élargir, ne demeure-t-elle pas une de nos meilleures raisons de vivre, de croire et de lutter ?

« Étranger à tout formalisme confessionnel comme à toute solidarité prétendument raciale — je me suis senti, durant ma vie entière, avant tout et très simplement Français. Attaché à ma patrie par une tradition familiale déjà longue, nourri de son héritage spirituel et de son histoire, incapable en vérité d'en concevoir une autre où je puisse respirer à l'aise — je l'ai beaucoup aimée et servie de toutes mes forces. Je n'ai jamais éprouvé que ma qualité de Juif mît à mes sentiments le moindre obstacle. Au cours des deux guerres, il ne m'a pas été donné de mourir pour la France. Du moins, puis-je, en toute sincérité, me rendre témoignage : je meurs, comme j'ai vécu, en bon Français. »

Dernière photographie de Marc Bloch en 1943



Devoir de mémoire

25 lycéens de Normandie venus se recueillir devant le monument de Roussille le 8 mars 2026 (fin)

La musique du chant des partisans, a marqué un moment de recueillement après la lecture très émouvante de tous ces textes.



L'hommage aux fusillés a ensuite été rendu conjointement par 3 collégiens et 3 lycéens qui énoncèrent à tour de rôle les 30 noms, l'assemblée répondant pour chacun « Mort pour la France ».

Après la sonnerie aux morts et la Marseillaise entonnée a capella par l'assistance, le Général Bonnet, Président de l'Ecole des jeunes porte-drapeaux a remis leurs diplômes à deux élèves du collège du Renon pour leur participation à plus de trois cérémonies.



Les gerbes du lycée Marc Bloch et du collège du Renon furent déposées par les élèves et leurs professeurs. Monsieur le Maire et Madame Duvillard ont déposé celle de la Mairie et de l'association.



Une très belle et très émouvante cérémonie qui témoigne de l'attachement des jeunes générations au passé de notre pays et à ceux qui ont donné leur vie pour défendre sa liberté.

Françoise Duvillard

